

Eric Germain

Voyage dans l'antre du Diable



Eric Germain

Voyage dans l'antre
du Diable

© Eric Germain, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6950-2

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE 1

Situé quelques hectomètres à l'est de la cité médiévale de Carcassonne, le quartier populaire d'Ozanam s'éveillait dans la quiétude d'une matinée printanière. Mais cette tranquillité apparente cachait une réalité beaucoup moins joyeuse. En effet, le quartier était malheureusement plus réputé pour ses faits de délinquance, que pour son équipe de football, l'Olympique Ozanam, dont les résultats obtenus en championnat du district de l'Aude étaient plutôt satisfaisants. De plus, le manque de perspectives pour les jeunes, ainsi que le taux de chômage stratosphérique, contribuaient à la mauvaise image du quartier.

Au milieu de ce contexte difficile, un locataire flegmatique et taciturne résidait au premier étage d'un immeuble récemment repeint de couleur ocre. Le locataire en question se nommait Martin Miramont. Les traits juvéniles de son visage lui donnaient l'air d'un gamin de vingt ans. En réalité, il s'apprêtait à fêter son trentième anniversaire.

À l'image des habitants du quartier d'Ozanam, Martin connaissait des difficultés à trouver un emploi. Cependant, il estimait ne pas faire partie des plus mal lotis car il enchaînait les CDD de courte durée et les contrats d'intérim, alors que certains de ses voisins demeuraient parfois plusieurs années sans travailler. Néanmoins, lorsqu'il n'exerçait pas d'activité professionnelle, Martin avait tout de même une occupation qui consistait à garder César, le chat d'Emilie, sa voisine de palier. Notamment le week-end lorsque cette dernière sortait avec des amies, et rentrait bien éméchée au beau milieu de la nuit. Emilie, qui voyait son vingt-cinquième anniversaire approcher à grands pas, travaillait depuis deux ans comme aide ménagère à domicile.

La jeune femme servait parfois de muse à Martin pour son passe temps favori, l'écriture et la poésie.

Martin avait suivi des études de lettres à l'université de Montpellier, d'où son aisance en rédaction. Sa bonne maîtrise de l'orthographe et de la langue espagnole, lui avait permis d'effectuer plusieurs missions de correcteur et de traducteur pour une maison d'édition. En revanche, il détestait le bricolage et ne prenait aucun plaisir à réaliser des travaux manuels, pour lesquels il faisait preuve d'une maladresse déconcertante. Ses compétences dans ce domaine se limitaient à changer une ampoule et déboucher un évier. Martin savait à peine à quoi ressemblait une caisse à outils.

Malgré son amour pour les lettres et la littérature, Martin possède une forte

aversion pour les grands intellectuels de la bourgeoisie parisienne et les académiciens qu'il juge ennuyeux. Le jeune homme hait les petits bourgeois conformistes, bornés et satisfaits d'eux-mêmes.

Son père, ethnologue, voyage régulièrement aux quatre coins de la planète. De l'Amazonie à la Papouasie, de l'Australie à la Namibie en passant par l'Afrique de l'ouest et la Sibérie. Presqu'aucun recoin du globe ne lui est inconnu. Actuellement dans une tribu du nord-ouest du Brésil, il poste régulièrement des photos sur son site Internet et les réseaux sociaux.

Quant à sa maman, beaucoup moins aventurière, elle occupe un emploi d'assistante comptable chez un concessionnaire automobile à Carcassonne.

— Emilie, écoute donc cela :

Le soleil fait luire ses yeux opales

Qui ressortent de son visage pâle

Une brise souffle dans ses cheveux noirs

Tel le soupir d'un éphémère espoir

— Tu devrais écrire un recueil de poèmes et le publier, cela te permettrait d'arrondir tes fins de mois, suggère la jeune femme.

— Mouais, bof, c'est discutable. Pour avoir travaillé dans une maison d'édition, je peux te garantir une chose : chaque année les éditeurs reçoivent énormément d'ouvrages provenant d'écrivains amateurs ou inconnus. Il y en a beaucoup d'écrits mais peu des lus.

Lorsqu'elle entendait les poèmes dont elle était l'égérie, Emilie ne paraissait ni choquée ni flattée. La littérature n'était pas sa tasse de thé et les vers écrits par Martin la laissaient de marbre. C'était une fille terre à terre, bien ancrée dans la réalité du monde dans lequel elle vivait.

Cependant, Emilie ne se destinait pas vraiment à faire le ménage et le repassage chez des personnes âgées. À l'origine, elle avait pour vocation de devenir vétérinaire. Mais des problèmes d'argent au sein de sa famille, le suicide de son père alcoolique, et des ennuis avec la justice l'ont contraint à mettre un terme à ses études. Dommage pour la jeune femme qui rêvait d'une brillante carrière professionnelle. Hélas, il arrive parfois que le destin infléchisse nos ambitions. Combien ont abandonné la médecine pour reprendre le restaurant familial ? Entre le besoin d'argent et la vocation, c'est presque toujours l'argent avec des petits boulots, qui l'emporte. Cela pose un problème intéressant : où en serions-nous du vaccin contre la rage si le père de Louis Pasteur avait tenu une pizzeria ?

— Je vois que tu n’as pas fait ton ménage, constate-t-elle en désignant les meubles poussiéreux de l’appartement du jeune homme.

— J’étais trop occupé à écrire des poèmes, plaide ce dernier.

— Dis-donc Victor Hugo, il faudrait que tu comprennes qu’il est plus important de faire le ménage que d’écrire des poésies ! Regarde dans quel état sont tes meubles ! D’ici peu, tu vivras dans une montagne de poussière !

En guise de réponse, Martin se contente de hausser les épaules pour manifester son indifférence à la réflexion de sa voisine. D’un air agacé, cette dernière déballe son sac afin d’en sortir un chiffon, avec lequel elle commence à dépoussiérer la table basse située dans le salon. La colère de la jeune femme augmente d’un cran lorsqu’elle aperçoit César, son chat, assis sur le meuble télé.

— César ! Descend immédiatement ! Ordonne Emilie.

— Miaou ! Riposte le matou.

— Visiblement, il n’est pas disposé à t’écouter, constate Martin en ricanant.

Ce dernier qui est assis sur son canapé, pose le stylo et la feuille de papier sur laquelle il rédige des poèmes. Puis, il tape sur ses cuisses. En entendant ce petit claquement, César descend du meuble avec une agilité déconcertante, avant de sauter sur les genoux de Martin.

— Tu vois, ce n’est pas compliqué, dit-il.

— C’est bien la première fois que je vois quelqu’un capable de faire obéir ce chat au doigt et à l’œil.

— J’ai toujours eu un bon feeling avec les animaux, notamment avec les chats, n’est-ce pas mon pote, fait Martin en prenant la patte de César.

— Miaou, confirme ce dernier.

— Mouais, c’est sûr, entre têtes de pioche vous arrivez à vous comprendre.

Emilie avait prononcé cette phrase sur un ton à la fois acerbe et provocant. Toutefois, Martin qui possédait l’art de la répartie ne s’en laisse pas compter.

— Tu sais que mon signe astrologique est le lion. Par conséquent avec César nous sommes tous deux des félins. Vifs, malins, agiles, mystérieux et fascinants.

Emilie lève les yeux vers le ciel en signe d’exaspération. Elle renonçait à prendre part à ce genre de conversation et préférait se concentrer sur des choses plus concrètes.

Cependant, Martin et Emilie partageaient une passion pour la randonnée en montagne. Ils leur arrivaient de faire des sorties communes, généralement de Mai à Octobre, à raison de deux à trois fois par mois (voire une fois par semaine si possible). Les Pyrénées toutes proches, leur offraient un excellent terrain de

jeu. Ils se rendaient souvent dans l'Ariège (d'où la jeune femme est originaire), ainsi que dans les Hautes-Pyrénées, dont le jeune homme connaît comme sa poche chaque centimètre carré de sentier. Par ailleurs, les paysages somptueux de la chaîne de montagnes constituaient également une source d'inspiration pour ses poèmes.

— Tu bosses ce week-end ? Demande-t-il à sa voisine.

— Non, répond-elle.

— La météo s'annonce clémente, on pourrait se faire une randonnée.

— Pourquoi pas. Où veux-tu aller ?

— J'avais pensé aller à Saint-Lizier et monter au Tuc de Montcalibert, propose Martin.

— J'y suis allé il y a quelques années, c'est une balade sympa. Ça peut être une sortie intéressante.

— Sinon, on pourrait se rendre à l'étang d'Eychelle.

— Cela ne me dit rien, je n'y ai jamais mis les pieds, dit-elle après quelques instants de réflexion.

— Ce parcours se situe dans l'Ariège. Il est nécessaire d'emprunter le GR10 à partir du col de la Core. Ensuite, il faut traverser des forêts de hêtres et des prairies. Puis, on quitte le GR pour prendre une trace qui longe un ruisseau. Enfin, nous parvenons à une intersection matérialisée par un rocher recouvert de cairn, depuis laquelle nous devons emprunter un sentier menant jusqu'à l'étang d'Eychelle.

Pendant que Martin résumait le parcours de la randonnée, le visage d'Emilie s'illuminait, la jeune femme semblait comme transportée dans un rêve. Les bois, les ruisseaux, les prairies, la montagne, tout ce qui lui permet de s'évader de son quotidien mortifère.

— Cela me paraît fort agréable comme balade ! Personnellement, je suis partante !

— Ok ! Alors on y va samedi matin, décide Martin.

— Banco !

Alors qu'Emilie dépoussière sans enthousiasme un buffet blanc équipé de trois portes et trois tiroirs, situé dans la salle à manger, la sonnette de l'appartement se fait entendre. Les oreilles de César se dressent et le félin se tourne promptement

vers la porte d'entrée, tout en lâchant un regard stupéfait accompagné d'un discret miaulement. D'un geste de la tête, Martin incite sa voisine à aller vérifier qui est le visiteur, ainsi que l'objet de sa venue. Cette dernière obéit, non sans jeter un regard furieux au jeune homme.

En ouvrant la porte, Emilie se trouve face à un homme qui dépasse largement le mètre quatre-vingt. Son regard bleu azur est surmonté de sourcils épais qui garnissent des arcades sourcilières saillantes. Deux épis, pareils aux cornes d'un taureau, émergent de ses cheveux châtain dont les tempes sont grisonnantes. Un tee-shirt noir couvre son torse et ses bras musclés. Son blue-jean est accroché à sa taille à l'aide d'une ceinture noire, tandis que ses pieds sont chaussés d'une paire de baskets de peinture quarante-quatre. Il observe la jeune femme avec intensité.

— Oh, commissaire Mazerac ! Comment allez-vous ?

— ça peut aller, je vous remercie. Est-ce que monsieur Miramont est là ?

— Bien sûr, je vous en prie, entrez donc.

Le commissaire emboîte le pas à Emilie et se présente dans la salle à manger, où il se trouve face à Martin. Les deux hommes se tiennent à moins de deux mètres de distance. Les mains sur les hanches, tels des cow-boys prêts à s'affronter en duel, ils échangent un regard perçant. Originaire de Montauban, Mazerac vient de fêter ses quarante-quatre ans. Il a vécu plusieurs années à Toulouse avant d'être muté à Nantes et de rejoindre le SRPJ de Perpignan il y a trois ans.

— Commissaire ! Quelle bonne surprise ! Entonne Martin avec un sourire narquois. De quoi me soupçonnez-vous cette fois-ci ? Demande-t-il.

— De rien du tout.

— Vraiment !

— Veuillez cesser d'imaginer qu'à chaque fois qu'un policier débarque dans votre appartement, c'est pour vous faire subir un interrogatoire ou vous embarquer menottes aux poignets.

— Cela s'est pourtant bien produit lors de notre dernière rencontre !

Emilie esquisse un rire moqueur qui lui vaut un regard méprisant du commissaire. En effet, la jeune femme gardait un souvenir de leur première rencontre, plutôt houleuse, au cours de laquelle Mazerac, assisté par deux adjoints, était venu épingle Martin pour une affaire de contrebande d'alcool et de cigarettes entre la France et l'Espagne. Ce dernier qui ne cessait de clamer son innocence, s'était montré particulièrement récalcitrant et avait mordu le nez du commissaire.

— Si vous n’êtes pas venu m’embarquer, alors dans ce cas, que puis-je pour vous ?

— Asseyons-nous, je vais vous expliquer.

Les deux hommes prennent place de part et d’autre d’une table rectangulaire, située au centre de la salle à manger. Quant à César, il poursuit sa sieste sur le canapé. À l’occasion de leur première rencontre, Martin avait perçu Mazerac comme quelqu’un d’autoritaire et sûr de lui. Mais aujourd’hui, le commissaire se présentait sous un jour bien différent : son visage était fermé et un mauvais rictus lui donnait un air soucieux. Le jeune homme percevait cette inquiétude.

— Il y a trois semaines, un dealer a été abattu à Perpignan. En fouillant son domicile, nous avons mis la main sur près de dix kilos d’opium. Il y avait également de la cocaïne, du cannabis et des méthamphétamines.

Martin émet un petit sifflement.

— Il devait y en avoir pour un joli pactole ! Constate-t-il.

Emilie, qui semble soudainement intéressée par les propos du commissaire, vient se joindre à la conversation. Parmi les criminels que Mazerac déteste le plus, les trafiquants de drogue arrivent largement en tête. Et pour cause, son frère toxicomane, est décédé il y a quelques années d’une overdose d’héroïne.

— Oh oui ! Je me souviens ! Il y avait un article à ce sujet dans la presse. C’est vous qui étiez chargé de l’enquête, fait la jeune femme en désignant Mazerac.

Bien qu’un peu outré par l’intervention d’Emilie, celui-ci se décide à poursuivre ses explications.

— La marchandise provenait essentiellement d’Amérique du Sud et avait transité par l’Espagne.

— D’accord, mais je n’ai rien à voir avec tout ça, plaide Martin.

— Attendez ! Je vous raconte la suite, interrompt sèchement le commissaire.

Le jeune homme remobilise toute son attention, permettant à Mazerac de reprendre le cours de son récit.

— Nous avons réussi à mettre la main sur l’assassin du dealer.

— Très bien !

— Hélas, c’est là que les choses ont commencé à dérailler.

— Que s’est-il passé ?

Le commissaire prend une profonde inspiration.

— L’homme que nous avons mis derrière les barreaux n’est pas le tueur, déclare-t-il sobrement. Contre l’avis de mes supérieurs, pour qui le meurtre d’un dealer ne revêt pas d’une importance capitale, j’ai décidé de poursuivre

l'enquête, afin de coincer le vrai coupable. J'ai donné l'ordre à Maurel et Pichon, deux officiers de police du SRPJ de Perpignan, de suivre une piste qui les a conduits jusque dans l'Ariège.

— Est-ce que cette piste a abouti à un résultat intéressant ? Interroge Martin.

— Non seulement il n'y a eu aucun résultat, mais par-dessus le marché, les deux officiers ont disparu.

Les deux jeunes gens se regardent d'un air stupéfait.

— Au bout d'une semaine, mes supérieurs ont donné l'ordre de mettre fin aux recherches.

— Les autorités ont cessé les recherches ! Décidément, le mot « solidarité » ne veut plus rien dire de nos jours, s'indigne Emilie.

— J'ai assisté à une réunion plutôt houleuse avec mes supérieurs à l'issue de laquelle je les ai traités d'imbéciles et d'assassins. Inutile de vous dire qu'ils n'ont guère apprécié.

— Je m'en doute, murmure Martin.

— J'ai écopé de trois mois de suspension. Deux de mes hommes ont disparu, inutile de vous dire que je refuse de rester chez moi sans rien faire !

— Vous vous sentez responsable de leur disparition, énonce crûment la jeune femme.

Le commissaire ne répond pas immédiatement. Il soupire et se frotte nerveusement la nuque.

— Bien évidemment, c'est ma faute, reconnaît-il. Hier, j'ai rendu visite à l'épouse de l'officier Maurel. Inutile de vous dire qu'elle ne m'a pas réservé un accueil chaleureux. Toutefois, je lui ai promis de ramener son mari vivant à la maison. Si je n'y parviens pas, je ne pourrai plus jamais me regarder dans une glace.

— En somme, vous voulez vous racheter, devine Martin.

— Oui, et pour cela, je vais avoir besoin de votre aide.

— Qu'attendez-vous de moi exactement ?

— Sur ce coup-là je suis tout seul. J'aurais besoin de quelqu'un capable de s'exprimer parfaitement en espagnol et connaissant très bien les Pyrénées. Or, il se trouve que parmi les personnes que j'ai interpellées depuis mon affectation à Perpignan, vous êtes le seul à correspondre à ces critères, affirme Mazerac.

Si la NASA l'appelait pour lui annoncer qu'il allait être le premier homme à poser le pied sur Mars, Martin ne serait probablement pas plus sidéré. Sa bouche demeure entrouverte, et la lueur intense de ses yeux noirs semble figée, comme le reste de son corps. Martin considère Mazerac avec circonspection.